



La cote d'Angil, alias Mickaël Mottet, ne cesse de monter. Son dernier album, "Teaser for matter", sorti en octobre dernier, a été classé parmi les 100 meilleures productions de l'année par Les Inrocks. Rencontre :

Question l'Agenda : Parle-nous de ton parcours...?

Réponse Angil - Mickaël Mottet :

J'ai 26 ans. Mes parents m'ont inscrit dans une école de musique pour apprendre le piano à l'âge de six. J'ai ensuite appris à jouer de l'orgue, mais du vrai orgue avec pédalier, pendant 7 ans, et puis je me suis mis à la guitare à l'âge de 13-14 ans. Dès que je me suis mis à la guitare, en fait, j'ai commencé à composer des morceaux.

Tu as monté des groupes de Rock ?

Ouais, j'ai fait des trucs comme ça... J'ai fait partie d'une bonne dizaine de groupes successifs. Mais dans tous ces groupes, il y avait toujours une partie de compositions avec bien sûr de nombreuses reprises... À l'époque, j'habitais Roanne. Je suis né et j'ai grandi à Roanne. Ce n'est que plus tard que je suis allé sur Saint-Etienne. En fait, à travers ces groupes, je cherchais un prétexte pour jouer mes propres chansons. J'étais toujours celui qui composait la musique.

Parallèlement à la musique, tu as suivi un autre cursus ?

Je suis venu à Saint-Etienne pour justement entrer à la Fac' d'anglais. Jusqu'à la maîtrise. Ensuite, je suis resté un an à Londres, et je suis revenu à Saint-Etienne pour terminer sur un DESS de traduction. Aujourd'hui, je suis traducteur à mon compte et c'est comme ça que je gagne ma vie.

A ce jour, la musique ne te fait pas vivre...

Non mais je n'envisage pas d'en vivre, en plus. Cela viendra si cela doit venir, mais ce n'est absolument pas une obsession pour moi.

Tu considères la musique comme un jeu ?

Cela tient du jeu, effectivement, en même temps, je ne voudrais pas non plus avoir l'air de sous-estimer la musique, dans ma vie la musique est omniprésente, mais je viens d'un milieu ouvrier, et mes parents, même si ce sont eux qui m'ont mis à la musique et à l'anglais, me donnant ainsi accès à des privilèges auxquels ils n'ont pas eu droit, ils ont toujours gardé une espèce de mé-

fiance envers l'éventualité de vivre de son art. Pour eux, on ne peut vivre que par son travail. La musique, dans leur conception, c'est pas un travail, c'est au mieux un moyen de s'épanouir ou de trouver un équilibre, mais certainement pas un moyen pour gagner sa vie.

Qu'en est-il de ta façon d'envisager la chose ?

Je crois que j'ai un peu hérité de cette façon de voir les choses. Je suis toujours resté un peu méfiant vis-à-vis de cette dépendance financière avec la musique. Cela se traduit par des actes concrets. Par exemple, je ne suis pas inscrit à la Sacem, la société qui gère les droits des auteurs, je ne tiens pas non plus à devenir intermittent puisque j'ai un travail... Je fais certes de la musique et j'essaie de faire en sorte qu'elle soit entendue et qu'elle plaise aux gens. J'ai la chance que ma musique plaise à un certain nombre...

Tu ne touches donc pas de droit d'auteur ?

Non. Je ne touche rien. Cela rentre dans le même cadre... En fait, je ne crois pas à cette notion d'argent lié au droit d'auteur.

Qu'est-ce qui t'effraie en rentrant dans ce système ?

Cela ne changera jamais mon attitude, parce que mes valeurs sont bien là, mais c'est un système que je rejette, c'est tout aussi simple que ça. Je trouve que la Sacem, même si au départ sa création répond à une attente légitime avec des très bonnes intentions, a instauré, au fil des temps, de mauvaises habitudes. Des choses plutôt diverses. Je crois profondément à la propriété intellectuelle, lorsque tu crées une œuvre, bien sûr, elle t'appartient et si quelqu'un veut l'utiliser il doit au préalable solliciter ton avis, mais de là à ce que cela soit lié avant tout à une question d'argent, c'est, à mon sens contre-nature. Je crois au droit d'auteur en tant qu'auteur et si une radio ou un bar choisit de diffuser de la musique, j'ai plutôt envie de les remercier que de leur demander de l'argent.

Selon toi, cette vue de l'esprit influencerait-elle sur la façon de faire de la musique ?

Complètement, oui. Du coup, j'ai l'impression d'être beaucoup plus libre. Je me sens totalement libéré de ce carcan. Au fond, l'enjeu pour moi est de diffuser ma musique.

Tu es donc plus intéressé par la diffusion que l'intéressement...

Tout à fait. Je considère cela comme un tout, à mon avis, tu récolteras, toujours, en bout de course, les fruits de ton travail. Cette même personne qui décide de diffuser dans son bar ou sur son antenne un morceau de mon album, peut-être que dans son bar ou derrière le poste de radio, il se trouvera une personne qui aura ensuite envie d'aller acheter l'album ou de me faire jouer en concert, donc qui me paiera. On se rend compte qu'aujourd'hui, acheter un disque, c'est devenu un acte militant. Je considère cela vraiment comme un tout. Un ensemble qui se tient. J'ai toujours tendance à croire que le système que l'on souhaite nous imposer tend à simplifier les choses. Qu'à partir du moment où tu deviens un auteur, c'est presque normal de toucher des droits d'auteurs. Finalement, tout ceci n'est qu'une prétention incroyable.

Les droits d'auteurs seraient devenus une forme de rente à vie...

Oui, il faut quand même posséder un bon paquet d'ambition dès le départ pour penser que son art puisse devenir à ce point rémunérateur.

magrencontre

Ta position n'est-elle pas liée au fait que tu puisses gagner de l'argent en traduisant, donc sans trop te fatiguer. C'est quand même pas l'usine comme ton père...

Tu n'as pas tort, c'est aussi un dilemme. Je dis aussi cela parce que j'ai, effectivement, les moyens de le dire. Si, en effet, je devais travailler en usine, peut-être que j'aspirerais à autre chose... En même temps, je me considère comme quelqu'un qui a su et qui a dû faire des choix.

Je suppose qu'aujourd'hui, tu dois être reconnaissant envers tes parents... ?

Tout à fait ! C'est évident. D'autant plus qu'eux, issus de familles nombreuses et modestes dans la campagne ligérienne, ils n'ont jamais eu accès aux mêmes choses que moi. Ma famille est plutôt "modèle" de ce que l'on voyait sur Roanne. Mon père travaillait à la Giat, où l'on fabriquait des Chars pour l'armée, et ma mère était ouvrière-couturière dans une entreprise de confection. Mes parents vivent toujours dans le quartier de l'Arsenal de Mably. Je précise également que je suis enfant unique, ceci explique peut-être cela...

Ce milieu ouvrier a tendance à disparaître en France...

C'est vrai. C'est un milieu qui a complètement déchanté. Mon père a été l'un des tous premiers à partir des premières vagues d'offres de départs volontaires. Il était écrit que l'Arsenal allait fermer de toute façon. A peu près au même moment, ma mère était licenciée de sa boîte, qui était pourtant une institution sur la région... Voilà... Ma mère a réussi à trouver un autre job dans une autre entreprise de confection... Tout ça étant arrivé au même moment, cela a été un gros désenchantement pour eux. Du coup, aujourd'hui, ils sont plutôt contents de ce qui m'arrive. Ils sont ravis de constater que je parviens à trouver un équilibre entre un travail professionnel qui me convient et dans lequel je m'épanouis et la musique, ma passion. Je crois, sincèrement, qu'au début, mes parents devaient être assez angoissés, et je pense que maintenant, depuis la sortie de mon dernier album, ils sont un peu rassurés.

Tu as un home studio...

Ou tout au plus, j'ai aménagé une pièce de mon studio... En fait, je ne suis pas un technicien de la musique. Donc, je ne suis pas du genre à monter, au fil des années, un méga-home studio... Le plus gros truc que je me suis offert dans ma vie de musicien, c'est une pédale d'effet qui m'a permis de me passer de batteur. Une batterie dans un groupe, c'est le début de tous les désagréments. Le fait de pouvoir m'en passer, m'a libéré. En concert, à chaque début de morceau je tapote un rythme que je mets ensuite en boucle, et qui nous sert de base rythmique. Je dis bien "nous", car autant pour la composition de l'album, je suis quasiment seul, autant sur scène, on peut être jusqu'à dix...

Le fait de prendre un surnom, est-ce un fait de timidité ?

Cela rentre dans le système dont on parlait. C'est aussi une forme de jeu ou de mise en scène. C'est un jeu de dupe.

Un costume de scène ?

Un peu, oui. Faire un disque, pour un groupe, c'est déjà un jeu de dupe. Le groupe doit parvenir à faire croire qu'il joue réellement les chansons alors que tout le monde sait que la plupart du temps, sauf à de rares exceptions, tous les instruments sont enregistrés les uns après les autres, d'autant plus lorsqu'on est tout seul... Angil, c'est le costume...

Est-ce qu'Angil te permet de faire des choses que tu ferais pas sur ton propre nom ?

Peut-être bien, oui... Je n'ai pas non plus un esprit si compartimenté qui me permettrait de faire la part des choses. Il se trouve que depuis deux ou trois ans, je fais une émission de Radio, sur Radio Dio (une excellente radio associative et indépendante - ndlr), et tout cela est intrinsèquement lié au destin d'Angil. A la radio, on s'est permis des choses intéressantes sur la réflexion sur les théories de la musique... On a une plage de deux heures, où l'on passe ce que l'on veut, on va du Jazz au Hip Hop, de la Pop au Rock..., et on essaie d'aller chercher sur un thème bien précis, souvent un thème littéraire d'ailleurs, des illustrations musicales, en fouillant toutes les biographies des musiciens. On réfléchit vraiment sur la musique. Et cela rejallit sur ma façon de faire de la musique aussi.

Ecrire en anglais est-ce également une forme de mise en scène ?

Aussi, oui. C'est une autre manifestation du travail sur la langue.

Si tu écrivais en français, tu écrirais différemment... ?

Déjà, c'est pas dit que j'y arriverais... Ce qui est sûr, c'est que j'écrirais de manière différente, oui. Je suis vraiment très exigeant par rapport à la langue... Contrairement au discours ambiant, je trouve qu'il est très difficile d'écrire en anglais. En fait, c'est encore plus difficile d'interpréter que d'écrire en anglais. C'est une langue remplie d'accents toniques et, du coup, on repère très vite si tu es ou pas anglais. Cela me touche beaucoup lorsqu'on me fait des remarques positives sur mon accent, par exemple. Je passe beaucoup de temps à le travailler.

Tu fais donc en sorte qu'on ne reconnaisse pas ton accent français...

Tu vois, on se situe encore dans l'illusion... Pour écrire en Français, j'ai vraiment l'impression qu'il faut avoir quelque chose à dire de très intéressant. Or, parmi tous ceux qui chantent en français aujourd'hui, rares sont ceux qui ont vraiment quelque chose d'intéressant à dire. C'est mon avis. Je parlerais bien sûr de Léo Ferré, de Gainsbourg ou des gens comme Programme...

Ton exigence est effectivement haute...

Parce que c'est ma langue. Alors que l'anglais permet de déplacer la difficulté.

Le degré d'exigence serait moindre...

Non, quoi que oui, peut-être... Au niveau du contenu, du discours, oui. Mais l'anglais est plus une langue qui est dans la musicalité, la malléabilité que dans le discours.

Tu écris directement en anglais ?

Oui.

Tu penses en quelle langue ?

... Ça dépend... C'est une sorte de mélange, il n'y a pas de barrière, cela se fait naturellement. Les derniers morceaux que j'ai écrits, ceux qui seront dans le prochain album, que l'on enregistrera dans un an ou deux, seront des textes sans "e". Sans la lettre "e".

A la Georges Pérec... ?

Je suis un grand fan de Georges Pérec et de l'"Ollipo", effectivement.

De "La Disparition" ?

Complètement. J'adore ce travail autour de la langue.

On retrouve cette dimension de jeu...

C'est très ludique, oui. Le travail, la recherche, essayer

magrencontre

de trouver des moyens de contourner la règle. En ce moment, je relis "La disparition", et plus je lis Pèrec, plus ça me plaît. Je lis aussi des biographies... Je me rends compte, toutes proportions gardées et avec toute humilité, que j'ai vraiment envie de faire la même chose dans la musique. Se poser des contraintes pour être plus libre.

Plus il y a de contraintes, plus il y aurait de liberté ?

Oui, "La disparition", c'est un jeu de toutes les listes possibles de ce que l'on peut exprimer sans utiliser la lettre "e". L'album sera du même ordre.

Te rajoutes-tu des contraintes au niveau de la musique... ?

En musique aussi, parce que le "e" symbolise le "mi", il n'y aura pas d'utilisation de la corde "mi". En fait, au départ, l'idée part de là.

Qu'est-ce qui est derrière tout ça ? Se compliquer volontairement la tâche ?

Il faut peut-être bien se compliquer la tâche si on veut arriver à quelque chose d'important. J'ai beau ne pas avoir d'ambition en termes financiers...

Pour l'instant...

Oui, après le destin décidera, ce manque d'ambition financière ne m'empêche pas d'avoir de vraies ambitions artistiques, et j'ai envie de faire un truc qui soit important, avant tout pour moi, mais c'était le cas de "Teaser For Matter". Avec cet album, j'avais envie de marquer le coup, pour moi, et avec le prochain album j'espère aussi faire quelque chose d'important. Pèrec, c'est ce qu'il recherchait, son moyen d'atteindre la postérité. Comme il faisait des listes totales, d'un point à un autre, de manière à ce qu'on ne puisse pas le dépasser, il a marqué son temps. Son idée, c'est le roman total, la mienne aussi. Ce serait mentir que de dire le contraire, il faut l'avouer...

Je crois que Kerry James, le rapeur, a fait un album sans utiliser un type d'instrument, non conforme à sa religion...

Je l'ignorais... "Si c'était à refaire" de Kerry James est un album que j'écoute beaucoup. C'est marrant... j'aime bien. Si on pousse le truc, on trouve ce genre de choses partout. Dans l'Islam, par exemple, la représentation humaine est interdite. Quand on découvre la Mosquée des "Omeyyades" à Damas en Syrie, par exemple, on mesure que l'on peut parvenir à des choses énormes avec une contrainte. On retrouve de telles pistes dans l'art, il faut bien se mettre un peu de bâtons dans les roues. Ces contraintes restreignent le champ des possibles, mais pour atteindre un maximum dans un champ particulier.

Le style de ta musique appartient plus à la tradition, anglo-saxonne... Pourquoi ?

C'est vrai... Culturellement, cette musique m'a toujours attiré, il doit y avoir quelque chose lié avec l'enfance. Comme l'anglais et la musique étaient tellement liés à mon enfance, c'était naturel de m'y intéresser. Petit à petit, musicalement, ce sont des groupes anglo-saxons qui m'ont intéressé, beaucoup plus que la chanson française.

Qu'évoques-tu dans tes textes ?

Je raconte des histoires. Ce sont parfois des projections de ce que quelqu'un qui me ressemble fort ferait dans telle ou telle situation. Pour tous les textes sans "e", mon approche est plus littéraire. J'écris des textes sur des personnages de romans, qui se retrouvent à la fin du roman à espérer être récupérés dans un roman à venir et vivre d'autres aventures... On est dans l'extra-littéraire, un



peu comme à la Paul Auster, là aussi toutes proportions gardées... Ce qui m'intéresse dans l'art, c'est le post-modernisme, j'essaie de parler du fait de parler de quelque chose. Je raconte des histoires avec l'idée qu'il faut parler de la difficulté à raconter ça. "Teaser for matter" est rempli de cela..., cela parle de hache de guerre enterrée, de choses impossibles à dire...

Le fait d'écrire en anglais, ne restreint-il pas ton audience ?

Je reviens à ce que tu disais au sujet de l'auditeur, qui, au final, peut très bien se foutre de toute cette dimension. S'il décide de s'y intéresser, il le peut. Mais il n'y est pas obligé. J'ai la chance d'avoir un support qui s'appelle la chanson. Donc, ma démarche n'est pas que littéraire ou intellectuelle, le plus important au fond, c'est que l'on écoute mes chansons. Et de faire des jolies chansons.

C'est toujours plus facile de critiquer une chanson que l'on comprend...

Encore une fois, j'ai l'impression que la langue anglaise accorde plus d'importance aux sons qu'au sens. Dans certains concerts, par exemple, j'ai fait intervenir une chanteuse qui lit des traductions qu'on avait écrites. On s'était amusé à traduire mes paroles et à réécrire des histoires qu'elle lisait pour faire les liens entre les chansons. C'était une façon d'explicitier la chose et de répondre à cela car on m'avait déjà fait cette remarque, sur la non-compréhension des textes en anglais. Comme je suis toujours sensible à ce qu'on peut me dire sur ma musique, j'ai essayé d'en tenir compte.

Pour définir ta musique, on parle souvent de Folk...

En général, je parle volontiers de Folk Post-Moderne. Les deux notions sont importantes car ma musique n'a de Folk que le support de composition qu'est la guitare acoustique. Je continue toujours de composer à partir de la guitare acoustique mais je remarque qu'elle a tendance à être de plus en plus absente de mes chansons.

Maîtriser la technique pour mieux s'en débarrasser...

Il y a un peu de ça, oui. Tout est une question de support dans la musique. La guitare me permet d'associer des notes les unes aux autres. On peut très bien ensuite transcrire ces musiques aux cordes ou aux cuivres, ce sera certainement le cas pour le prochain album.

Qu'entends-tu par Post-Moderne ?

Qui fait une petite boucle. Qui fait un petit pas de côté. Qui réfléchit à ce qu'est la musique. C'est pour cela que ma musique n'a de Folk que le support de composition. Car le Folk pur et dur, j'ai du mal à supporter, je suis très exigeant en ce qui concerne le Folk pur. C'est

magrencontre

un style dans lequel il est très facile de ... Ou de tomber dans un truc où on a l'impression qu'avec une guitare mal accordée, un ton un peu malheureux et une voix de souffle, ça suffirait.

Qu'en est-il de la présence scénique ?

L'idée sur scène est vraiment de faire à chaque concert quelque chose de différent. C'est pour cela qu'on a fondé un collectif d'artistes, Hidden Tracks, qui nous permet de jouer selon différentes configurations, je peux être seul sur scène et on peut monter jusqu'à 10. La plupart du temps, on est 4 ou 5 et on change de format à chaque fois. Non seulement, nous changeons le format, mais aussi les arrangements et ma façon d'interpréter. Le dernier concert seul que j'ai fait, ce fut au Transbordeur en première partie des Kills. J'ai fait un concert plutôt posé alors que quelques temps auparavant, j'avais fait quelque chose tout seul à Paris, au House of Live, de plus énergique. Je n'arrêtais pas de gueuler en jouant les mêmes chansons. L'idée sur scène est vraiment d'amener à chaque fois quelque chose de nouveau. La voix participe à cela.

Combien de fois avez-vous joué ?

Une trentaine de fois depuis la sortie de l'album, l'automne dernier. Pour la fête de la musique, par exemple, nous avons joué avec deux flûtes traversières, un saxophone, quelqu'un qui faisait des samples en direct et moi. On n'avait jamais joué sous ce format.

L'idée est toujours de vous mettre des contraintes nouvelles ?

De se mettre en danger, en déséquilibre. On arrivera à transmettre quelque chose au public uniquement s'il se passe quelque chose entre nous. Je suis contre l'idée de répétition, de professionnalisme...

Une attitude très "Jazz"...

Le Jazz est vraiment le style de musique qui me fascine le plus. Le Jazz et le Free-Jazz, je suis en plein dedans et quelqu'un comme Sun Ra est une vraie référence pour moi. Autant dans la musique que sur scène. On aura toujours la fondation et les petites boucles autour.

Qu'est-ce que ça fait d'avoir son dernier album classé en 80ème position sur 100 sur toutes les productions nationales et internationales de l'année dans un magazine référence comme les Inrocks...?
C'est incroyable ! C'est super encourageant.

Pour l'égo, c'est gratifiant ?

Aussi, je ne pourrais pas dire le contraire.

Et pour les ventes ?

On a vendu un peu plus de 3 000 albums...

Ce n'est pas énorme ...

En tenant compte de notre contexte, celui d'un tout petit label Toulousain indépendant, Unique Record, sans aucun budget, c'est déjà beaucoup. C'est fantastique... Qu'il y ait déjà 3 000 personnes qui ont acheté cet album, c'est génial, ils l'ont peut-être déjà fait écouter à plusieurs milliers d'autres... Quand je compte également, le nombre de personnes qui sont venues nous voir en concert, cela fait pas mal...

L'ensemble de la presse musicale a été élogieuse à ton égard...

J'ai l'impression oui, et cela continue encore. Il y a actuellement un dossier avec une chanson créée en direct sur www.arteradio.com, cela fonctionne bien.

L'album sort ces jours-ci en Angleterre, avec un single et un clip qui tourne sur MTV, c'est assez hallucinant tout ça... Cela continue...

Le début de la gloire...

La gloire ? J'en sais rien, en tous cas que des choses surprenantes qui s'enchaînent. C'est sûrement pas le début de la gloire, ça donne juste envie de continuer et cela montre qu'on est dans le vrai. Il pourrait être décourageant de constater une certaine indifférence et de voir, par ailleurs, le succès démesuré que d'autres rencontrent... Il y a quand même beaucoup de médiocrité...

Tu n'es pas dupe, non plus, que ta démarche est singulière aussi...

Non, c'est vrai, on a des plates-formes et des opportunités de toucher le grand public, il faut en profiter. En mai dernier, j'ai fait le festival "Paroles et Musiques" à Saint-Etienne, en première partie de Brigitte Fontaine, je ne suis pas persuadé que le public était acquis d'avance... Il y a eu une partie du public qui a bien accroché quand même. Nous allons participer au Oulala Festival, début juillet, à Saint-Bonnet-le-Château, je ne pense pas que le public s'attendra à notre style de musique... C'est ça qui est intéressant, d'autant plus que nous préparons un set expérimental...

Ton nouvel album ?

Les chansons sont déjà prêtes mais je pense qu'on ne l'enregistrera pas avant l'été prochain en 2006. Comme tous les textes et musiques sont écrits, on va commencer à enregistrer certains morceaux cet été, j'ai récupéré un piano désaccordé sur lequel j'ai composé quelques chansons, et j'ai un peu peur qu'il bouge. Alors on va graver tout cela avant..., notamment les parties de piano. Autant "Teaser for Matter" résultait d'un travail personnel, autant sur le prochain album il y aura un vrai travail collectif.

Autre chose à rajouter ?

Oui peut-être, j'ai mis sur internet en place un abonnement, "www.hiddenlist.fr.st", qui coûte 10 euros par an, et après inscription, on reçoit des nouveaux morceaux que je compose ou des nouvelles que j'écris, sans doute sous forme de bande dessinée. Dans les semaines qui viennent, nous allons, par exemple, envoyer le nouveau single qui sort en Angleterre, avec deux inédits...

Rendez-vous sur "www.uniquerecords.org", sur "www.angil.fr.fm", sur "www.hiddenlist.fr.st" ou chez votre disquaire !

